LES ANCIENS TROUBADOURS DU VAR

LEURS NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUIVIES, CHACUNE, D'UNE STROPHE PROVENÇALE
RÉSUMANT SON TEXTE
ET PRÉCÉDÉES D'UNE ODE AU MONGE DES ILES-D'OR

par

Louis PÉLABON, de Toulon

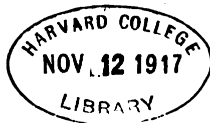
Prix : 50 centimes

La Provence est la terre où germa le Proverbe;
C'est le jardin des fleurs! l'horizon des beaux jours!
Et ce qui lui complète une gloire superbe :
C'est d'être le pays des galants troubadours!
L'AUTEUR.

TOULON
CHEZ L'AUTEUR, RUE SAINT-CYPRIEN, 4, ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—

1864



« Si j'aimais, ce ne serait pas
Regard de feu, taille de reine
Qui pourraient à ma Souveraine
Enchaîner mon cœur et mes pas;
Mais ce serait charmant corsage,
Regard voilé, calme visage,
Parler simple, léger et doux,
Et cette grâce chaste et belle
Dont je n'ai trouvé le modèle
Que dans le ciel et parmi vous. »

RAOUL DE GASSIN.

(Jules Canonge, *Légendes provençales*.)

AU DÉPARTEMENT DU VAR



DÉDICACE

Quand j'ai pu recueillir dans nos vieilles chroniques
Afin de faire au Var un présent solennel :
Les noms rendus fameux des poètes antiques
Qui surent l'illustrer en naissant sous son ciel,
A qui pouvais-je mieux faire accepter l'hommage
Des vers dont j'ai doublé dans cette occasion ,
L'historique récit de cet aréopage ;
Qu'à l'heureux souvenir du comte SIMÉON.
C'est donc au *Sénateur* que ma muse dédie
Ce modeste travail fruit d'un département
Dont il sut mériter toute la sympathie
Quand sa voix l'eut choisi pour son représentant.

LOUIS PELABON.

Toulon, le 1er Janvier 1864.

A LA MÉMOIRE

DE

François-Juste-Marie RAYNOUARD

De Brignoles (Var)

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL

AUTEUR DE LA TRAGÉDIE DES TEMPLIERS

D'UNE HISTOIRE DES TROUBADOURS ET AUTRES OUVRAGES DE LITTÉRATURE



AU MONGE DES ILES D'OR*



Savant émule d'Hermentaire,
Toi, qui du couvent de Lérins,
Fut l'actif bibliothécaire,
Monge, dont les travaux divins
Dans ce cloître de la Provence,
Pieux séjour où ta science
Créa vingt chefs-d'œuvre divers ;
Quand l'art t'a couronné de gloire,
Permets que j'offre à ta mémoire
Un modeste bouquet de vers.

Mais quelle manie indiscrète,
D'oser sans art, me diras-tu :
Emboucher ici la trompette
Pour rendre hommage à ma vertu.
— Ah ! c'est pour parer mon ouvrage
Que je veux à sa prime page

* Voir sa Briographie à la fin de cette brochure.

Placer comme un riche trésor
Sans craindre que tu t'y refuses,
Ton nom sublime et cher aux muses !
Ton nom . MONGE DES ILES D'OR.

Pour diriger ici ma plume
Et trouver un puissant secours,
Que n'ai-je l'antique volume
Des chants féconds des troubadours
Que les soins du docte Hermentaire,
Tira de dessous la poussière
Qui le tenait enseveli,
Que sa vertu judicieuse,
Sa main dextre et laborieuse
Surent préserver de l'oubli.

Quelle volonté fut la sienne
Pour, de ces poudreux manuscrits,
Discerner l'ortographe ancienne
Et tant de traités mal écrits.
Cependant il lui fut possible
De ce texte inintelligible
Opérer la traduction
Dont il offrit au roi de France,
Toute sublime d'élégance,
Une entière transcription.

Cher Monge, ai-je besoin de faire,
Pour m'inspirer un hymne heureux,
Une suppliante prière
A ces poètes gracieux ?...

Ah ! pour me pourvoir d'harmonie,
Que n'ai-je le brillant génie
Qui sut illustrer tes dessins,
Et cette patience austère
Qui distingua ton caractère
Parmi les anges de Lérins.

Là, de nos comtes de Provence,
Les riches blasons dessinés,
Par ton admirable science
Se virent tous enluminés :
Or, laque d'Inde, purpurine,
D'une façon noble et divine,
A l'azur d'acre mariés,
Surent consacrer à ces princes,
Dans les emblèmes des provinces,
Les présents les plus enviés.

Pour prouver que ton savoir-faire
Ne produisait rien d'infécond,
Ta plume entreprit un glossaire
Des succès des rois d'Aragon.
Et pour la reine de Yolande,
Comme une pieuse commande,
Tu daignas, sur beau parchemin,
Faire un recueil de versets, d'hymnes,
D'heures de soirs et de matines,
Écrit de ta divine main.

Comme une chose précieuse,
Dont l'estime est au prix de l'or,
Rome la sainte (1) est glorieuse
De pouvoir nous montrer encor
Avec respect et sympathie,
La plus magnifique copie
Que tu fis des chants immortels
Dont le Var, le Rhône et Vaucluse
Sont si fiers et de qui la muse
N'en fera jamais plus de tels.

Tu peignis aussi des escadres
Voguant sous le ciel provençal;
Que n'ai-je pu voir sous ces cadres,
De ton talent, l'original.
Si tes ouvrages de peinture
Où se reflétait la nature
Des fleurs, des fruits et des oiseaux
Prouvèrent ta touche artistique!
Tu fus encor plus véridique
En peignant l'image des eaux.

Avant d'entrer au monastère,
Ton vieux biographe nous dit
Qu'on te vit le riche exemplaire
D'un traité dignement écrit,

(1) La bibliothèque du Vatican, la plus riche du monde, possède ce livre manuscrit où sont recueillis les chants de nos troubadours et où se révèle la Provence tout entière, libre et fière sous le gouvernement de ses comtes.

A l'exemple de ces trouvères
Dont quelques rimes séculaires
Se montrent encor sur vélin ;
Tu dédias selon l'usage,
Des chants d'amour le doux langage
A la comtesse d'Avelin.

Chez toi, notions héraldiques
Dessin, vaste érudition,
Connaissances gréographiques,
Éloquence, religion,
Calcul, histoire naturelle ;
Couronne auguste autant que belle ;
Furent les joyaux précieux
Que Dieu ! dans sa munificence,
Pour signaler son abondance
Te prodigua du haut des cieux.

Tu fus une Encyclopédie
D'esprit, de vertus, de savoir ;
Peinture, vers, philosophie,
Rien ne manquait à ton pouvoir.
Et profond sur chaque matière,
Tu traças la carte routière
De ces lieux où l'humble sillon ;
Après deux siècles de distance,
Devait présenter à la France
Le berceau du grand MASSILLON !

Que n'ai-je l'heureux avantage
Qu'eurent nos modestes aïeux :
D'avoir pu, pour te rendre hommage,
Pleins d'un respect religieux ;
Fouler les abords de ta tombe !...
Car, aujourd'hui, pour hécatombe
Il ne nous reste qu'à t'offrir
Pour éterniser ta mémoire,
Salaire d'une illustre gloire :
Qu'un sympathique souvenir !

Toutes les grâces provençales,
Quand tu fis tes adieux au jour,
Vers les profondeurs sépulcrales
Ont semblé marcher sans retour.
On nîrait jusqu'à l'évidence
De ta précieuse existence
Si, *Nostre-Dame*, en ses écrits,
N'avait d'une plume immortelle
Tracé l'analyse fidèle
De tes mille travaux de prix.

LES ANCIENS TROUBADOURS DU VAR

(SIÈCLE D'AUGUSTE).



Fréjus se glorifie d'avoir vu naître Cornélius Gallus, l'un des ornements du siècle d'Auguste et l'ami de Virgile, qui lui consacra sa dixième Églogue; Auguste avait confié à Gallus le gouvernement de l'Égypte, mais le poète s'y comporta en avide proconsul, et, condamné à l'exil pour ses concussions, il se donna la mort. Ses ouvrages ont été perdus : les vers que l'on a coutume de publier, sous son nom, à la suite des Élégies de Tibulle et de Properce, ne sont pas de lui, ils ne justifieraient guère la haute réputation que ses contemporains lui ont faite.

Per qu'aquel obro siech ooutant digno que justo,
Et que pousque un moument recréa leis lectours ;
Es avant Jésu-Christ, dins lou siècle d'Augusto,
Que de la pouésié citarem leis ooutours.
Fréjus, per coumença revandiquo la gloiro
D'uno muso latino; es beou per nouastro histoiro,
Qu'un ami de Virgilo ! un poèto de pris :
Cornelius Gallus, gouvernour de l'Egypto,
Que Tibullo a canta, que Properço nous cito,
Doou Var, per soun renoun, illustre lou peys.

MOYEN AGE.

A peine la poésie provençale commence à jeter quelque éclat, que les comtes de la maison de Catalogne, magnifiques et libéraux, attirent à leur cour tout ce que la Provence a de galants chevaliers et de gais troubadours.

Les seigneurs, à leur exemple, encouragent et cultivent la poésie ; les dames se plaisent à tresser des guirlandes et des couronnes pour les poètes qui célèbrent leur beauté, et les châteaux de Signes et Pierrefeu sont les rendez-vous de ces *cours d'amour*, où, sous la présidence d'Estiennette de Baux, de Boïande d'Agoult ou de quelque autre noble et belle châtelaine, se discutent avec gravité les sujets les plus frivoles.

A parla francament, es dins lou mouyen âge,
Siècle qu'a vis passa tant de gaï troubadou ;
Que ponadi dins lou cours d'aqueou moudeste ouvrage,
Vous débitar de noums à vous rendre sadou.
D'Estienetto de Baou, souto la présidenço,
Doun Signos, Peirofué, eroun la résidenço
D'aqueleis cours d'amour, mounté leis chivalié,
Per avé dins seis vers fa mentien de seis flamos,
Crentous, coumpareissien oou tribunaou deis damos
Per li subi lou blame ou lou pris deis loourié.

Elyas de Barjols se faisait remarquer parmi les troubadours du XII[e] siècle. Toutes ses poésies, empreintes de

grâce et de délicatesse, sont dédiées à la princesse Garsande, fille unique de Guillaume IV, comte de Forcalquier. Il a composé un poème héroïque sur la guerre des princes de Baux, avec les comtes de la maison de Bérenger, intitulé : *La guerre des Baussences*.

D'Elyas de Barjoou, lou talent poétique,
Parmi leis troubadours si faguet remarqua ;
Leis succès glorious de soun geanre érotique,
Longtemps, dins lou miéjour demoureroun marqua.
La princesso Garsando en qû seis hemisticho
Ant fach en la cantant uno gloiro tant richo
Que Guilleoume, dirai, comte de Forcalquié,
Per pris d'avé rendu tant d'hooumage à sa filho,
Se noun l'admettet pas dins sa noblo familho,
Li counsacret dooumens sa sincèro amitié.

Le XIIIe siècle et le suivant forment la plus brillante période de la poésie provençale, et le département du Var fournit plus d'un nom remarquable à la liste nombreuse des troubadours.

Nous citerons d'abord trois Blacas, seigneurs de la petite ville d'Aulps. Le premier, qui vivait au commencement du XIIIe siècle, et que ses vertus militaires firent surnommer *le Grand Guerrier*, ne s'adonna point à la poésie ; mais il aimait les poètes et les protégeait ; c'était un des plus illustres et des plus magnifiques barons de la Provence. Son fils et son petits-fils, comme lui, braves guerriers, n'héritèrent pas seulement de sa bienveillance pour les troubadours : ils ambitionnèrent ce titre, alors si cher aux belles,

et cultivèrent la poésie provençale avec succès. Le petit-fils, connu sous le nom de Blacasset, dédia au comte Robert un traité *De la maniera de ben guerroyar*, que l'on attribue à son père. Il avait choisi pour sa dame, Huguette de Baux.

Proutégea per Bellouno et caressa deis musos,
Toucant l'endret d'Azaoup, parlaraï de Blacas;
Un troubaire guerrié, noun poou fourni d'escusos
A nous détermina de n'en pas faire cas.
Noun countent d'inspiro leis vertus militaris
A seis fiou Blacasset, leis fet héréditaris
De soun gous per leis vers, et se voures saché
Que damo avien choousi per célébra l'alluro :
Damo *Huguetto de Baou!* doun l'esprit, la figuro,
De touto perfectien portavoun lou cachet.

Raoul ou Rollet de Gassin, né au château de Gassin, sur le golfe de Grimaud, fut célèbre, en son temps, comme historien, orateur, théologien et poète : c'était un génie universel. Il rendit d'éminents services au comte Raymond, son souverain, par sa bravoure et par sa sagesse ; il était l'âme de son conseil.

Les rigueurs de la belle Richilde de Montau, qu'il aimait, lui avaient fait prendre l'habit religieux; cependant les instances de son prince et de ses amis l'arrachèrent au cloître; mais il ne rentra dans le monde que pour combattre par son éloquence l'hérésie naissante des Vaudois; il mourut en 1229.

Coumo théologien, grand oouratour, poèto!
Fidèlo historien, et bessai medecin,
De scienco et d'esprit garbo noblo et coumplèto,
Per ma cinquièmo stanço aï Raoul de Gassin.
Per malhuor, leis rigours de Richildo la bello,
L'aneroun tarament tortura la cervello,
Que lou paoure amourous s'encapoutet d'un froc;
Es eis pieds de l'ooutat, dins la récluso vido,
Qu'anet si counsoura de la damo perfido
Et soulagea soun couar d'aqueou terrible choc.

Lucas de Grimaud, s'éleva dans de magnifiques sirventes contre les injustices des grands seigneurs et les dérèglements du clergé : la matière était féconde. Le pape Boniface VIII fut particulièrement l'objet de son animadversion poétique. Il fut aimé d'une demoiselle de la maison de Villeneuve, qui, pour fixer le poète, lui fit prendre un philtre tellement violent, qu'il se donna la mort dans un accès de frénésie.

Es contre leis Signours et seis terribles vicis,
Que Lucas de Grimaou, la férulo à la man,
Castigant par seis vers touteis leis injusticis,
S'es fa coumo troubaïre un renoum assas grand.
Et fouguet tant eima d'uno charmanto bello,
Que, per l'assujétir à soun amour fidèlo,
Li faguet avalar un vin tarament fouar,
Qu'ooublidant tout d'un coou : scianco, poésio,
Et sesi d'un accès d'ardanto frénésio,
Lou paoure, s'endormet dins leis bras de la mouar.

Bertrand du Puget, ne fut point un troubadour du premier ordre ; il est cependant resté quelques fragments de ses poésies ; elles sont dirigées contre l'amour et contre l'avarice des grands ; ce qui semble prouver que le poète n'était favorisé ni des grands ni des belles. Il mourut en 1265.

De Bertrand doou Puget, la muso prouvençalo,
Luen de si counsacrar favourablo eis amours,
Et deis damos doou temps si faire la vassalo,
Contre elleis, décheînet la haino et leis himours.
Seis vers, dins aqueou but, si moustreroun pas siches,
Sa plumo coumbattet l'avariço deis riches ;
Ooussi, damos, signours à la fes maou trata ;
Afin de si paga deis efforts doou troubaïre,
Mespreseroun seis chants, leis leisseroun de caïre,
Afin de leis soustraïre à la poustérita.

Geoffroy du Luc, joignait au talent poétique la connaissance du grec et du latin. Il avait eu pour élève Flandrine de Flassans, et il lui adressa ses hommages ; mais il ne put obtenir que son estime. Le poète, irrité, s'en prit à tout le beau sexe, et ne rima plus que pour en médire. Il avait établi dans son château une espèce d'académie où se rassemblaient les beaux esprits de la contrée pour deviser de poésie et d'amour, mais avant tout pour dire beaucoup de mal des dames. Il mourut en 1308.

Parmi les gentilshommes troubadours qui se réunissaient chez le seigneur du Luc, nous nommerons comme

étant de notre domaine : *Rostang* de Cuers, *Raymond* de Brignoles, *Luquet Rhodelut* de Toulon, et *Manuel Balbe*, sieur du Muy.

Geouffrey doou Luc, parei, soun talent per la lyro,
Courous et sooupica de grec et de latin ;
Pensavo pas, qu'un jour, lou fouit de la satiro
Petarié dins seis mans per blama lou destin.
De Flassans, per élevo aguet pourtant Flandrino,
De qû, moougra seis soins et sa cour clandestino
Ooutenguet tout à peno un médiocre accuei ;
Mai per vengea l'affront fach à sa vivo flamo,
Fet résouna soun luth per mespresa la damo,
Et puni soun dédin, sa rigour, soun orguei.

Ebles de Signes, ainsi nommé parce qu'il était seigneur du village de ce nom, dont la seigneurie appartenait à une branche cadette de la maison de Marseille, est interlocuteur dans une *Tenson*, avec Guillaume Gasmar, qui en est l'auteur. Crescimbeni conjecture que ce Guillaume est le même que Guillaume d'Adhémar ; il s'agit dans cette Tenson de savoir lequel a plus de souci et de chagrin, ou le débiteur qui, ayant une grosse somme à payer, n'a ni or, ni argent ni espérance d'en avoir, ou l'amant qui chérit tendrement une maîtresse sans en pouvoir rien obtenir.

Ebles répond : « Jamais homme n'a été plus maltraité par l'amour ni plus obéré de dette que moi. Ainsi je puis parler comme ayant expérimenté l'un et l'autre. Le tourment des créanciers est incomparablement plus cruel que tous les maux de l'amour, et il n'y a rien de pire que de s'entendre dire de tous côtés : Vite qu'on me paye. »

Nous avons une pièce de lui écrite à ce sujet et autres poésies.

Se lou chagrin d'amour es un vileu martyre
Alors que l'on si vus noun paga de retour,
Et que creses surtout que l'ague ren de pire
Per tourmenta lou corps la nuet coumo lou jour.
Aqueou d'un débitour accabla de créanço
Qu'a ni liard, ni jétoun per oouteni quittanço,
Qu'es doou matin oou soir poursuivi per l'huissié,
N'es gaïre pu pouri ; une caouvo reello
Es, que tout lou refus qu'esprouvas d'uno bello,
Torturo mens lou couar qu'un mot de créancié.

Guillaume de Bargemont, fut un des plus aimables et des plus galants poètes de la cour du comte Raymond Bérenger V. Mais en publiant avec trop de fatuité ses nombreux succès auprès des dames, il s'attira leur disgrâce et se vit, par leurs intrigues, exilé d'une cour qu'il charmait par son esprit et par ses talents. Cependant après la mort de Bérenger, Guillaume obtint la faveur et la confiance de Charles d'Anjou. Il mourut en Sicile, à la cour de ce prince, vers l'an 1285.

Bargemount nous fournis un deis miou troubaïre,
Qu'ague charma la cour de Reymound Bérangié ;
Guilleoume ero soun noum, sa muso sabié plaïre,
Mai malherousament soun paou de moudestié
A prounar leis succès qu'ooutenié chez leis damos
Aguet leou mérita seis mespres et seis blamos.

L'histoiro nous apprend qu'à la mouar d'aqueou rei,
L'imprudent troubadour, per sa gayo sciançо,
Doou bouan Charles d'Anjou s'attiret la counfiançо
Et mouret à sa cour d'après ce que parei.

Granet de Brignoles ; la plupart de ses sirventes sont dirigées contre le comte Charles Ier d'Anjou ; il écrivait sans doute sous l'inspiration de quelque seigneur de la branche catalane.

Brignolo a vis brilha Granet per seis sirvanto,
Contro soun souverin Charle proumié d'Anjou;
La chroniquo doou temps, haoutament se n'en vanto,
Et soun vici biographo, ensin la messo à jou.
Coumo dis lou papié, parei qu'aqueou poèto,
Deis bords doou caramy, graciouso retreto,
Souto l'inspiratien de quaouque grand signour
De branco catalano et d'esprit visiounari,
Coumpousavo seis vers, car, pensa lou countrari,
Noun, serié pas dins l'art, si moustra connouissour.

Arnaud de Cotignac était un pauvre gentilhomme que sa bravoure et son talent pour la poésie rendirent agréable au comte Louis, roi de Naples, qui lui donna la terre de Cotignac. Arnaud, devenu amoureux d'une grande dame qui ne lui témoignait que de l'indifférence, espérait se guérir, par l'absence, d'une passion si malheureuse ; il entreprit donc un voyage en Orient ; mais, avant son départ, il dédia à sa belle un traité intitulé : *Les Souffrances d'amour*.

Arnaoud de Coutignac, geantilhome estimable,
Que sa noblo bravouro et soun gous per leis vers,
Eis ueis dóou comte Loui, feroun recoumandable,
Manqué pas d'esprouvar de peno et de revers.
Pres de bello passien per uno grando damo
De qû l'endifferenço et la fierta de l'amo
Accableroun d'ennuis lou paoure troubadour;
Per éou, lou miès fouguet de fuge la rebello,
Mai, tout en la quittant, dédiet à sa bello
Un libre intitula : *Leis Souffranços d'amour !*

Rambaud d'Hyères, florissait au XIVe siècle; il ne reste de ce troubadour qu'un fragment d'une pièce de vers consacrée à l'éloge de la princesse dona Sanche, fille du comte Raymond Bérenger, cinquième du nom.

Lou quatorzième siècle a produit Rambaou d'Hyèro,
Mai lou peys d'aqueou duou malherousament
S'en faire, en lou citan, uno pichouno fièro,
Lorsque de seis escrits resto plus qu'un fragment.
Tant voudriet poussedar un habit senso mancho
Qu'aqueou feble pussu de vers à dona Sancho,
La filho, lou diamant ! de Reymound Bérangié ;
Va diou sincèrament et va vous poudes creire :
Es fachous que leis chants de nouastreis païres reire
Si sièchoun paouc à paouc perdus presqu'en entié.

Tamboet de Flassans, eut le secret, peu connu de son temps, de s'enrichir en cultivant la poésie. Il avait pour voisin Poulquet de Pontevez, jeune et magnifique seigneur

qui aimait passionnément les vers et en faisait lui-même d'assez bons. Taraudet ayant acheté de Pontevez une portion de la seigneurie de Flassans, lui présenta une pièce de vers intitulée : *Lous ensignamens per si gardar contra les tracyons d'amour*. Le jeune seigneur fut tellement enchanté de cette poésie, qu'il la reçut en paiement de la vente qu'il venait de faire à son auteur. Taraudet fut encore un brave guerrier, il mérita les bienfaits de la reine Jeanne.

Taroudet de Flassans, aqueou jouyous troubaïre,
Que, per vesin, aguen Poulquet de Pountevez,
Seis vers, dins un marca feroun ben soun affaire.
— Un jour, aguen trata d'uno tearro de pres,
Eme lou sus-nouma ; l'offro uno poésio
Quà soun naz tarament petegel d'ambroisio
Et de nobles parfums, que, l'eimable signour
Enchanta de la peço amplo et satisfesento,
Vouguet ben la reçubre en pago de la vento
Que veniet de passar emé soun digne oouteur.

Le quinzième siècle a vu fleurir un assez grand nombre de pieux personnages ; nous citerons : saint Hermentaire, moine de Lérins, né dans un village de la Basse-Provence. Passionné pour la retraite et l'étude, il a laissé une histoire des Troubadours, et une description des Iles d'Hyères, contenant le catalogue des plantes et des animaux qui s'y rencontrent. Ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. On dit pourtant que le premier a été continué par le Monge des Iles d'Or, né, dit-on, aux environs des îles d'Hyères et qui fut bibliothécaire de l'abbaye de Lérins. Le

Monge des Iles d'Or, nous dit César de' Nostre-Dame, qu'il était de la maison de Cibo; et que non-seulement ce moine fit un recueil des poésies des Troubadours, mais que lui-même, avant d'entrer dans le monastère de Lérins, avait composé des traités d'amour, dédiés à la comtesse d'Avelin, Élix des Baux. Il mourut en Provence emportant toutes les muses et les anciennes grâces provençales qui semblèrent vouloir s'ensevelir avec lui.

Faguen grando mentien doou bibliothecari
Que soignet leis papiés doou convent de Lérin,
MOUNGE deis Ilos d'Or, emulo d'Harmantari,
Qu'après avé canta la damo d'*Avelin :*
Elix de Baou ! degné, deis célèbre troubaïre
Illustra lou recueil afin de pousqué faïre
Eis comtes de Prouvenço, à la poustérita
Uno offro préciouso !... Es flattous per sa gloiro
D'avé per un taou libre assura la mémoiro
Deis *cansouns* que l'oubli si plaïsiet à gratta.

ROSTAING de Brignoles, moine de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, se rendit célèbre par sa piété et par son talent poétique, à une époque où la poésie provençale était déjà tombée dans le discrédit. On lui doit les vies de sainte Marthe, de sainte Madeleine et de quelques autres saints de Provence. Ses poésies ont été perdues; sa profession et ses goûts ascétiques font présumer qu'elles ne roulaient que sur des sujets pieux.

En parcourent ma listo, un mouine de Brignolo,
Ajusto à moun libroun un troubaïre de maï;
Seis vers, enfants bénis de la piouso escolo,
Pourrieu pas, siou segur, nous offrir ren de gaï.
Surtout que de soun temps, la muso prouvençalo
Humblo et simplo vesié sa poumpouso rivalo
Cerca richo de gloiro à roumpre soun crédit...
Rostaing, outro leis vers qu'à sorti de sa veno,
A fa per rendre hooumage à Martho, à Madaleno,
L'histoiro oou grand coumplet; talleis soun seis escrit.

Arnaud de Villeneuve, marquis des Arcs, se rendit célèbre par son talent pour la poésie et par les services qu'il rendit à la cause de Henri IV. Son frère, seigneur de La Garde-Freinet et de La Motte, cultivait aussi la poésie. Il fut l'ami de Malherbe, qui lui adressa des vers très-flatteurs. Au surplus, la célébrité poétique de ces deux Villeneuve n'est que de tradition. Les titres sur lesquels elle est fondée ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Dous fraïres prouvençaou doou noum de Villonovo,
Doun l'un marquis d'Eis-Arcs, se duvi parla net,
Et que nous a douna d'un troubaïre, la provo;
L'aoutre, noble signour de La Gardo-Freinet.
Muso oouss renoumado, et, l'ami de Malherbo
De qû, per lhounoura, un'epîtro superbo
Li fouguet adreissado emé cérémounié.
Vuas que nouastre peys offro maï d'un génio
Digne d'approubatien, car la memo famio
Nous en présento dous marchant de coumpanié.

Antoine de ARENA florissait aussi dans ce siècle : né à Soliers. Ce célèbre poète macaronique a laissé, sous une forme burlesque, une description très-exacte de la Provence, et une histoire aussi fidèle que plaisante des guerres de Charles-Quint en Provence et en Italie.

ARENA de Solié, chantre macoronnique
Qu'en rimant leis coumbats doou rude Charle-Quin,
Nous leis a détailha d'un geanre tant coumique
Que trouvas dins seis vers la muso d'Arlequin.
Nous a leissa tamben souto la memo formo,
Maï de fidélita toujours netto et counformo,
Un amplo descriptien de nouastre beou peys ;
Ooussi, sachem-li gra de sa gayo scienço
Alor qu'a pas manqua de canta la Prouvenço
Et moustra que soun luth ero de quaouque pris.

Louys BELAUD de la BELLAUDIÈRE, gentilhomme de Grasse, a été l'un des restaurateurs de la poésie provençale au XVIe siècle. Marseille d'Altoviti a consacré à sa louange et à celle de Paul de Marseille, la seule pièce de vers qui nous reste de cette troubadouresse ; elle commence ainsi :

Nul n'aura dans le ciel partage,
S'il n'a chanté dans l'univers
Le rare phénix de notre âge :
Paul et Bellaud, unis en vers.

Saludem Louy BELAOUD dit de la BELLAUDIÈRO,
Gentilhome de Grasso et poète fama ;
La villo ounté's neissu, a resoun d'estre fièro
Davé douna tou jour oou noble sus-nouma.

Savent restoouratour deis muses prouvençalos,
Vaqui lou beou cachet, leis notos principalos
Que duvem far brilhar à cousta de sous noum.
Marsilho d'Altovit, a fach à sa louaugeo
Uno pèço de vers mounté sa man lou raugeo
Parmi leis troubadours de pes et de renoum.

D'Arbaud de Porchères (François), élève de Malherbe, et l'un des premiers membres de l'Académie française, a publié, en 1633, un recueil d'odes et d'autres poésies, où l'on retrouve plutôt les défauts que les beautés du maître.

On assure qu'il obtint une pension de 1,400 livres pour avoir composé un sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle.

Jean d'Arbaud, frère du précédent, cultiva aussi la poésie, et composa, suivant la mode du temps, force sonnets, idylles et paraphrases; mais il n'obtint ni pension ni fauteuil académique.

Citem Françoua d'Arbaoud, poèto de mérite,
Elevo de Malherbo, un deis belleis proumié
Doun seis chants publica l'ooutengueroun ben vite
Un illustre foouteui dedins l'Académié.
Fouguet récoumpensa d'uno pensien fidèlo
Per avé, su leis ueis de la bello Gabriello,
Fach em'un gous esquis, un sonnet ben rima;
Tamben, Sant-Meixemin, à bouan dret si fa gloiro
Davé douna lou jour à d'Arbaoud, et l'histoiro
Deis troubadours doou Var si plaïse à lou nouma.

FIN DES TROUBADOURS DU VAR.

A MOUSSU PERRACHO



La muso d'un Ronsard, d'un Baïf, d'un Joachin
A cantat mistament ton franchiman lengagy ;
Aquello dan Tuscan a ploura son ramagy
Virgillo a Carlamuat sous carmes en latin.

May tu a qui lou ceou es ista plus begnin
A despuis lou mailhouot trapeiat sus l'herbagy
D'aquel Mount, double Mount, et ton apprentissagy
S'es fach diversement sus lou flot Pegasin.

Glorious diversement, tu te fas Apollon,
Lous autres en grand peine an fredonnant un ton
Ta Muso en tres façons tey beau versés entonno

En francés, Espagnou, en naturau Tuscan
Dont faut que per ton cap uno sagrado man
De lausier entourtille une triplo couronno.

La Bellaudièro.

Extrait de l'*Almanach de Provence*, 1860.

BERNARD DE VENTADOUR

(POÈTE DU XIIe SIÈCLE).

Les vers provençaux intercalés dans cette biographie, ne sont, d'après le texte historique, que l'essai d'une traduction des poésies de ce troubadour, en provençal actuel.

BERNARD DE VENTADOUR naquit d'une famille humble et pauvre, on ne sait pas précisement en quelle année. Le biographe dit que son père était de la classe des valets. Quoiqu'il en soit, les heureuses dispositions de Bernard, la vivacité de son esprit et le tour brillant de son imagination le firent de bonne heure distinguer. Tout enfant, il composait des vers, il les chantait d'une si douce voix, et il accompagnait son chant de gestes si gracieux qu'on jugea bientôt qu'il était destiné à surpasser tous les autres troubadours. Eble III, qui aimait son talent, voulut le garder auprès de lui ; il l'encouragea, l'aida de ses conseils et le combla d'honneurs.

Malheureusement Eble avait une femme aimable et belle, et le jeune troubadour qui cherchait encore sa dame, ne put la voir sans l'aimer d'amour. Il chanta sa peine :

(1) « Que terrour, pas puleou qu'entrevesi ma damo,
Un tramblament secret s'emparo de moun amo ;
Un esfraï singulié de suito mi sesis,
Moun visage si marbro et moun uei s'assoumbris.

Trambli coumo lou jounc qu'un vent de mar agito.
Tout moun être es rampli d'uno terrour subito;
L'amour que tant duvriet mi faire courageous,
Mi coupo la paraoulo et mi rende crentous.
Aqueou qu'oou maou d'amour tant de beouta soumette,
Merito ben segur que sa damo proumette
A soun esprit chagrin, à soun corp tourmenta,
Un regard de soun amo, en paou de carita. »

Il ne paraît pas que cet amour ait révolté la dame, et le jeune troubadour continue à dire :

(2) « Oh ! l'amour m'a tant fach uno douço blessuro
Qu'estimi leis effets de sa maligno injuro;
Délicious tourment, se mouari de doulour,
Reneissi de plesi millo fes dins lou jour,
Moun maou es d'un esprit tant extraordinari,
Que noun seriou pas franc se disiou per countrari
Que lou préféri pas taut deis ueis que doou couar
A la joua la plus vivo, oou bonhuor lou plus fouar.
S'aquelle enfirmita produit tant de délicis,
Que charmes n'oouran pas après leis sacrifices
Leis douceis emoutions daqueou maou singulié?
Se n'en fouriet mouri, n'en mourriou voulentié. »

Apparemment, la dame, touchée du mérite de son troubadour, oublia bientôt l'obscurité de sa naissance, et ne vit plus que l'éclat de son talent. Elle l'agréa pour son chevalier, et l'heureux Bernard s'empressa de lui jurer protection et fidélité comme à la souveraine de sa vie.

(3) « Chèro damo, à teis peds quoique ren li m'oooblige,
Charma per ta beouta, mi faou toun home-lige;
A teis coumandaments soumès et dévoua,
En esclaou glorious moun zèlo t'es voua.
Siou à tu per lou couar ; t'apparteni per l'amo ;
Siès ma promièro amour, as fa neisse ma flamo ;
Moougra qu'aquelo caouso enfante moun tourment,
D'estre à tu per toujours, damo, ti faou serment ! »

Cette liaison chevaleresque et mystérieuse lui inspira une foule de pièces charmantes où il célébra sa dame comme une amante incomparable, mais sous un nom convenu entre elle et lui. Dans une de ces pièces, il nous paraît avoir exprimé avec vérité l'ivresse d'un bonheur dissimulé avec peine, et les transports d'admiration où le jetait l'amour d'une si haute dame pour un pauvre troubadour tel que lui.

(4) « Ah ! lorsqu'aousi vanta d'aquello noblo damo :
La beouta de soun corp, leis vertus de soun amo ;
Tout en dissimulant, faou semblan de douta
Deis eloges flattour que li soun débita.
Et per ben m'assurar se l'amour qu'ai per ello
La mi fa pas trouvar plus eimablo et plus bello ;
Usi d'endifferenço afin de recuilli
Touteis leis oounpinien que sembloun l'accuilli.
Su seis trets gràcious, qu'aouquo questien que fassi,
La responso mi plaï; chacun vanto sa gràci
Chacun li rende hooumage, ah ! pensant à soun couar
Alors désir d'amour chez iou dèvent plus fouar
Et voudriou..... »

Et puis c'est l'impatience du désir qui se trahit comme à regret; c'est un conseil timide de volupté murmuré en rougissant et en invoquant la bonté de Dieu :

(5) « Tandis qu'a soun aspect moun amo es tant timido,
La pousquessi surprendre un moument endormido,
Vo, fen semblant de v'estre ; alor m'hasardariou
De li roouba un beisa, pas maï, ren qu'un, oh ! Diou,
Pusqué m'es pas permes d'oouteni per prièro
Ren d'aqueleis favours, ô damo troou sévèro
Oou noum de l'amitié, laisso t'en paou fléchir,
Et su leis préjugea vagues pas réfléchir ;
Ni maï counsiderar que nouastro ooudaço es foualo.
Lou temp, passo en courrent, nouastre printemp s'envoualo,
Et pourriam, se vouries, s'entendre adrechament
Per voua mysteriouso en aquestou moument ;
Pusqu'à nouastreis désirs l'ooudaço si refuso,
Aguen recours alor à n'un brigoun de ruso. »

Mais de quelque mystère que ce couple heureux chercha à voiler ses amours, Eble les soupçonna, et lorsque l'indiscrète confiance que donne le bonheur eut inspiré au troubadour des aveux téméraires, lorsqu'il se fut écrié dans un chant d'illusion et d'espoir :

(6) « La damo que préféri entre touti leis damo,
Per qû brûlo moun couar, per qû souffre moun amo ;
Escouto ma prièro et répéto meis chants.
Sa bouco leis reteu afin de mis leis dire,
Plus ren mi fa souffrir, ai fini moun martyre,
Ressenti plus leis coou d'aqueou Diou tant méchant,

Espéranço coumblado, ô pris de ma tendresso !
Douço grâci rendudo à ma fidélita,
Diga-mi, su que ton aro duvi canta
Per dire moun bonhuor et plaïre à ma mestresso? »

Alors le vicomte, ému de jalousie, interdit sa maison à Bernard ; était-ce par prudence et crainte de l'avenir ? Était-ce par un juste ressentiment du passé ? Nous ne nous permettrons pas de trancher ce grave problème historique ; il a vainement tourmenté de plus doctes cerveaux que les nôtres. Quoi qu'il en soit, Eble ne se contenta pas d'avoir séparé nos deux amants, il enferma la dame, Bernard composa à ce propos une sorte de compliment de condoléance, et à en juger par la suite de l'histoire, il ne fut pas heureusement inspiré ; car celle qu'il aimait, nous en rougissons pour elle, le fit éloigner pour ne pas fournir plus longtemps à son mari des prétextes de persécution.

Le malheureux troubadour prit cet avis pour une marque d'infidélité ; mais voulant donner à sa dame un dernier témoignage d'attachement, il s'exila d'elle et se mit à voyager en chantant les peines et les regrets de l'amour, comme il en avait chanté l'espérance et la joie. Il paraît qu'il ne se laissa pas facilement distraire de sa douleur par la célébrité toujours croissante qui s'attachait à son nom, et à quelque temps de là il ne comprenait plus comment il avait pu se résoudre à partir.

(7) « Diou, duguet s'estounar en vesent ma paouro amo
Douço à si séparar deis attrets de sa damo,

Sachet li scoupre gra de la résignatien
Que moustret, la mesquino, en aquelo oocasien.
Car soou proun qu'en perdeut une tallo mestresso,
Perdi félicita, repaou, bonhuor, richesso!
Et que se lou destin m'ooubligeo à la ploura,
Sa puissanço ooura pas de que mi counsoura. »

Pour les vers provençaux, L. Peladan.

Tout ceci se passait en 1160. Il paraît que dès cette époque les troubadours du midi commençaient à parcourir tout le nord de la France accompagnés de leurs jongleurs. Bernard, arrivé en Normandie où sa grande réputation l'avait devancé, se vit grâcieusement accueilli par la duchesse Éléonore, elle était belle et n'avait que trente ans; elle était passionnée pour la poésie, et Bernard était le plus célèbre des troubadours; elle l'aima pour ses vers, et lui, l'aima aussi, vaincu par l'éclat de la beauté uni au prestige de la puissance, Bernard oublia-t-il ses premières amours et fut-il infidèle à sa dame? C'est une question bien délicate et bien difficile à résoudre; nous inclinons toutefois à penser qu'il lui fut fidèle. Nous savons bien qu'Éléonore accorda à Bernard toutes les faveurs qu'il était permis à une dame d'accorder à son chevalier, entre autres l'honneur d'assister, le soir, à son coucher, quand ses femmes la déshabillaient, mais nous savons aussi que cet usage se rattachait aux habitudes de vasselage des chevaliers, et on a vu plus haut que Bernard se faisait gloire d'être le vassal et l'homme-lige des grandes dames.

Bernard demeura longtemps auprès d'Éléonore; mais

lorsqu'elle partit pour aller rejoindre son époux en Angleterre, il s'en revint dans le midi.

Là, il apprit qu'Elbe III s'était retiré dans le monastère du Mont-Cassin. Quant à la dame captive, on ne savait ce qu'elle était devenue. Bernard l'aimait encore, touché par le mystère de la destinée, peut-être tragique qu'il lui avait faite par son amour, il la pleura dans plusieurs pièces de vers pleines de la plus tendre sensibilité, et d'une délicatesse si parfaite qu'elle étonne, quand on songe à l'état de barbarie où était alors l'Europe.

Nous regrettons de n'en citer aucune. Les chants des troubadours sont de ceux qui perdent le plus à être traduits; on sait qu'après les Arabes, ce sont eux qui ont poussé le plus loin l'artifice de la versification et toutes les ingénieuses combinaisons du langage poétique.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Par Jean Aicard

Quand la doussa aura venta
De vés nostre païs,
M'es véjaire qu'ieu senta
Odor de paradis,
Per amor de la genta
Ves cui son acclis
En cui ai mes m'ententa
E mon coratj' assis;
Quar de totas partis
Per lieis, tan m'atalenta.

(Strophe à Éléonore).

BERNARD DE VENTADOUR.

TEXTE HISTORIQUE DES POÉSIES DE BERNARD DE VENTADOUR, SUR LEQUEL ONT ÉTÉ COMPOSÉS LES VERS PLACÉS DANS SA BIOGRAPHIE.

(1) « A l'instant où j'aperçois mon amante, une subite frayeur me saisit ; mon œil se trouble, mon visage se décolore, je tremble comme la feuille que le vent agite, je n'ai pas la raison d'un enfant, tant l'amour m'inquiète ! Ah ! celui qui est si tendrement soumis mérite que sa dame ait pour lui de la générosité. »

Voyez le *Recueil* de M. Raynouard, t. 3, p. 45. (Quant ieu la vey be m'es parven.....)

(2) « L'amour m'a fait une blessure si agréable, que mon cœur éprouve dans le malheur une délicieuse sensation ; cent fois le jour j'expire de douleur, et cent fois le jour je revis d'allégresse, mon mal est d'un genre si extraordinaire et si grâcieux, que ce mal même est préférable à tout autre bien ; et puisque la peine a tant de charmes, combien après ces peines seront plus délicieux les plaisirs. »

(*Ibid.*, p. 16. — Aquest amor me fier tan gen.....)

(3) « O chère dame ! je suis et serai toujours à vous. Esclave dévoué à vos commandements, je suis votre servant et *homme-lige*, je vous appartiens à jamais ; vous êtes ma première amour et vous serez ma dernière. »

(*Ibid.*, p. 87. — Donna vostr'om sui e serai).

(4) « Souvent, au milieu de la compagnie la plus illustre, j'ose élever des doutes sur les brillantes qualités de mon amante, et mon discours tente à les rabaisser; par cette épreuve hasardeuse, j'espère connaître l'avis de chacun et me convaincre si c'est avec justice qu'on lui donne tant d'éloges, si du moins chacun accorde à son rare mérite toute l'estime dont elle jouit.

» Mais quelque demande que je fasse, en quelques termes qu'on me réponde, tout le monde s'accorde à renchérir sur le mérite de ma dame. Alors désirs sont encore plus ardents, et mal d'amour devient plus dangereux. »

(*Ibid.*, p. 50. — Soven la vau entr'els melhors blasman).

(5) « Je voudrais bien la trouver seule endormie ou faisant semblant de l'être, je me hasarderais à lui dérober un doux baiser, un seul, puisque je ne réussis point à l'obtenir par mes prières. O dame trop sévère! je vous en conjure au nom de la bonté divine, laissez-vous toucher par tant d'amour, le temps fuit, et la plus douce saison de la vie se perd; nos cœurs pourraient s'entendre avec le secours de signes mystérieux, puisque l'audace ne peut rien pour nous, ayons recours à un peu de ruse. »

(*Ibid.*, p. 55. — Ben la volgra sola trobar.....)

(6) « La dame que je préfère à toutes, celle que j'aime avec une tendresse que rien n'égale, si ce n'est ma fidélité,

ne repousse pas mes prières, elle daigne les accueillir ; son oreille écoute mes chants, son cœur les retient. »

(*Ibid.*, p. 67. — **Selha del mon que iou plus vuelh.....**)

(7) « Dieu s'étonna sans doute quand je consentis à me séparer de ma dame, et il m'aima davantage en voyant que j'avais la force de partir ; il sait tout, il n'ignore pas que, si je la perdais, je ne retrouverais jamais le bonheur, et que lui-même n'aurait pas de quoi me consoler. »

(*Ibid.*, p. 83. — **Ben s'en deb Dieus meravillar.....**)

FIN.

LE MONGE DES ILES D'OR.



« Le Monge des Iles d'Or (dites anciennement *Stecades*, et communément les Iles d'Hyères), descendu de la très-noble et très-ancienne maison de Cibo de Sennes, dont Arles a eu un très-digne archevêque, s'estait résolu, en ses premières et plus jeunes ans, de suivre la vie religieuse et monastique pour continuer l'exercice de ses études. A ce conduit par son bon et tranquille génie, ou, à mieux dire, par son bon ange, parvint un jour au monastère de Saint-Honoré de l'Ile de Lérins, en la plage dite de Caigne, non loin de la ville d'Antibes. Là, connu, tant par la noblesse de son sang que pour la bonne renommée qu'il s'estait acquise depuis sa jeunesse, à raison de son bel et divin esprit, il fut non-seulement honorablement et gràcieusement reçu de tous, mais très-instamment prié d'estre du nombre des religieux; ce qui leur ayant accordé; il poursuivit toujours tant ardemment la lecture des bons livres, qu'il devint un excellent facond et docte personnage en poésie, rhétorique, philosophie et autres arts libéraux, tel qu'aucun de son temps ne l'esgalait en esprit ni en sçavoir. Au moyen de quoy, il fut prié des religieux de prendre la charge de la

librairie du monastère qui estait bien l'une des plus renommée de l'Europe, pour avoir esté enrichie par les comtes de Provence, les roys de Naples et de Sicile, et par plusieurs autres grands et relevés personnages amateurs des sciences. Au demeurant, réduite confusément et sans ordre, une pièce cy, l'autre là, à raison des incursions et rencontres auxquelles ce monastère avait esté merveilleusement sujet pendant les tumultes de guerre qui avaient eu si long cours en Provence.

» Le Monge donc, ayant pris la charge qui lui avait esté mise en main, et fit si bien qu'en brief de temps, au moyen de son beau et solide jugement, il mit en très-décent ordre la librairie; séparant les volumes selon les sciences et les professions qu'ils traictaient, avec une bien excellente distinction des autheurs et des langues; ce qu'il n'exploita sans beaucoup de peine et de fatigue, parce que, selon le catalogue qu'un savant religieux de la noble famille des Hermentère en avait fait par le commandement d'Ildephons, roi d'Aragon, il apparaissait que plusieurs bons et beaux livres avaient esté arrachés de ce grand corps de bibliothèque, et, à leurs siéges et chaînons, certains bouqins de peu de marque et de nulle doctrine, supposez et attachez. Si, comme cet excellent Monge vaquait au catalogue et à la vissite de ces livres, entres autres, il en trouva un où estaient descrites toutes les nobles et illustres familles de Provence, d'Aragon, de France et d'Italie, avec leurs alliances et armoiries, qui devait estre chose très-belle à voir; et encore toutes les œuvres des poètes provençaux en rithme vulgaire que le religieux Hermantère avait recueillies par commandement d'Ildephons, qu'il transcrivit en beaux

caractères dont il envoya pour un beau et riche présent une copie au roy de France. Ce qui occasionna plusieurs barons et gentilshommes de Provence d'en avoir des extraits comme de choses pleines de galanteries et de nobles raretez. Voire même, s'en trouva de tant curieux qu'ils les firent tous exactement transcrire en lettres de forme, sur parchemin enluminés d'or et d'azur d'acre, ou sur papiers très-fin et très-polis; les vies des poètes estant en caractères rouges et, en nottes noires et communes, leurs poésies provençales de plusieurs sortes et tailles de rithmes, au moyen de quoy il eut une merveilleuse peine d'entendre la langue, par autant que leurs poèmes estaient de diverses phrases et locutions, car les uns avaient escrit en leur pure langue maternelle provençale; les autres qui n'y estaient pas si bien versez, pour estre de diverses nations, espagnole, italienne, gasconne et française, avaient farci et entremeslé leurs compositions poétiques de plusieurs mots et idiomes de leur ramage, qui les rendaient tant obscures et si mal intelligibles qu'à peine en pouvait-il tirer le sens : néanmoins il tendit si raidement son esprit à ceste besogne, que, finalement, il en vint à bout et les restaura tous en leur entier, voire eut tant de grâce en son entendement qu'il fut le premier cause que ces tant souverains troubadours et poètes, si long espace de temps mis en oubli, furent retirés de la cendre de leurs sépulchres pour être remis en lumière.

» Quant à ce qui regarde la vie de ce Monge, il fut un bon religieux, singulier et parfait en toutes sciences, rompu à diverses langues, escrivant divinement bien de toutes sortes et façons de lettres : pour la peinture et l'enlumineure qui est ceste sorte de colorement qu'on fait à pointe

de pinceaux et à la seule gomme arabique, il y estait du tout exquis et souverain; et si on observait une belle chose de longtemps que, au jours de printemps et d'automne, il se retirait accompagné d'un religieux, sien amy, amateur de la vertu, en son petit ermitage des Iles d'Hyères, là, car estait de toute ancienneté une petite église dépendant du monastère de Lérins, ce qui lui donna le surnom des Iles d'Or, pour ouyr les doux et plaisants murmures des petits ruisselets et des fontaines, les chants et les gazoulis des oiseaux qui de mille diverses nottes et frédonnemens faisaient retentir les airs et voisins rivages; contemplant la belle variété de leurs ruisselans plumages, et mille petits animaux tous différens de ceux des autres mers qu'il se plaisait à contrefaire avec un art et une merveilleuse délicatesse au naturel, dont il fit un excellent recueil qu'on trouva après sa mort parmi ses livres, avec les dessins et les portraits des passages, routes, encoigneures et détours de ceste plage des Iles d'Hyères; les villages qu'on y voit assis et situés, et toutes les sortes d'herbes simples, de plantes exquises et médicinales, leurs fleurs, leurs fruits et leurs graines, et des arbres que la nature y produisait de son gré, sans culture n'y travail : joint à tout cela, la bluastre et pourprée perspective des montagnes esloignées et confondues avec les airs et les eaux : les campagnes et les prairies jaunes-vertes de ces champs délicieux arrousez de belles et limpides sources et de fontaines perennelles : le tout si bien contrefaict que les yeux les plus clairvoyants pouvaient aisément être déceus; les divers animaux qui là se trouvaient imitez en leurs vifs et naturels manteaux d'une part, les poissons estrangers de l'autre en leurs

escailles azurées et brillantes, avec les vaisseaux qui à pleines voiles se voyaient journellement traverser ces plages, les uns proches, les autres plus loin, les autres tellement esloignés qu'on les perdait de veüe, et ne paraissaient qu'un point blanc; si, qu'on eust jugé que c'estait plustôt la chose mesme qu'une peinture ou représentation colorée.

» Or, pour faire voir plus illustrement l'excellence de son esprit, il composa un recueil des victoires des roys d'Aragon, comtes de Provence, et qui est digne d'admiration : il fit des Heures de Notre-Dame escrites de sa divine main, enrichies de toutes les plus rares diversités qu'il avait trouvées en son recueil, en or de Venise, azur d'ocre et d'outremer, laque d'Inde et de Florence et autres précieuses vives et parlantes couleurs, fort richement et proprement reliées, dont il fit présent à la royne de Yolande qui les estimant et prisant beaucoup, monstra combien un si riche don lui estait cher et agréable. Estant ainsi que les peintures et les histoires fort excellemment enluminées; respondaient au texte, hymnes et versets de la lestre, que j'ai vües si je ne me trompe entre les mains du commandeur de Panisse, de Gapfrancez... Ce qui fut une occasion fort honorable et bien forte au roy et à la royne d'avoir toujours depuis auprès de leur personne ce Monge tant noble, docte honneste, sage, religieux et beau. Toutes ces choses et autres se trouvent des fragments de don Hilaire des Martins du monastère de Saint-Victor de Marseille, lequel a escrit que ce Monge estait homme de sainte vie, de très-bon exemple et de continuelle méditation : qu'il avait faict un livre auquel il prédit que de ceste maison de Cibo sor-

tiraient plusieurs grands, éminens et illustres personnages qui gouverneraient et tiendraient l'administration de l'Église, et qui seraient auprès des roys, et princes et potentats en honneur et authorité : dit aussi qu'avant qu'il fust receu au monastère de Lirins, il portait avec luy quelques œuvres et certains traictés d'amour en rithme provençale qu'il avait dédiez à la comtesse d'Avelin Elix des Baulx : finalement, il décéda en Provence, emportant toutes les muses et les anciennes grâces provençales qui semblerent vouloir s'enterrer avec lui. »

(César de Nostre-Dame, Chroniques de Provence).

On se plait, dit Jules Canonge, à voir ce jeune homme avide de science arriver, conduit par son bon ange et chargé de traités d'amour, au monastère de Saint-Honoré; on suit avec intérêt ses patients travaux de bibliothécaire, et là se révèle toute une partie trop peu appréciée de la vie monastique; à chacune de ses découvertes on partage la naïve joie de ce chercheur infatigable et l'admiration bien méritée que lui valut cette laborieuse restauration des lettres provençales.

Quel poète, quel artiste, quel philosophe ne voudrait pouvoir l'accompagner dans son ermitage des Iles d'Or, prendre part à ses études, à ses rêveries et aux entretiens de cet ami de la vertu ? — En lisant cette biographie, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de l'étonnante variété des travaux de ce moine ou de cette carrière qui s'écoule si paisible et si riante au milieu des guerres et des déchirements.

Pour ceux dont la jeunesse s'est brisée dans la tempête

des passions, et que pousse au suicide une déplorable manie de notre siècle; c'est une leçon éloquente que cette vie calme, heureuse et honorée, parce qu'elle a été simple, pure et bien remplie.

STANÇOS A SANTO ANNO

Une des quarante-six pièces, sur le même sujet, envoyées aux jeux floraux d'Apt (Vaucluse), le 14 septembre 1862.

ÉPIGRAPHO.

Qû, de la santo Viarge, en countemplant la facho
Mounté la majesta luse dins chaque tret,
Dira pas à l'abord d'un tant digne portret :
Benis-siegoun leis flancs d'aquello que la facho!

O tu, que dins teis flancs de maïre,
Coumo un proudige de haout pris;
Per soouva leis homes tei fraïre,
As porta la maïre doou Chris!
Aquello Viarge tant eimado,
Dount la vengudo immaculado
Formo ta gloiro et fa la siou;
Diras que ma plumo derrogeo
D'oouj'à faïre eici toun elogeo
Quand sabes lou mendre que siou.

Qu'à meis ueis toun imageo es bello !
Mi semblo veire aqui ma suor
Prendre sa liçoun maternello
Pleno de joyo et de bonhuor.
Qû s'estounarié que Mario
Ta moudesto et piouso filho
Qu'a saluda, l'ange Gabriel,
Ague dins teis sages préceptos
Puisa leis vertus manifestos
Que l'an facho Reino doou Ciel !

Que ma voua seriet gloriouso,
Se poudiet faïre en t'acclamant
L'analyso merevoiouso
D'aqueou libre qu'as à la man.
Traduire l'esprit deis chapitres
Qua mérita tant de beoux titres,
Tant de louangeos, tant de noums
A la fremo de qû la forço
A terrassa, tua, mes en torso
Satan ! lou proumié deis démouns.

Vaï, ta gloiro ero signalado
Quand dins l'âge de puberta
Ti vegueres injuriado
Rapport à ta sterelita.
Es que, dins aqueou temp d'esprovo,
En tu, Diou cerquavo la provo
D'uno santo résignatien ;
Et satisfa de ta counduito,
Sa man puissanto dounet suito
A toun doun de prédilectien.

Ah ! se jamaï fasiou campagno
Dins leis fregeis plages doou nord,
Qu'arribessi jusqu'en Bretagno;
Eimarion ben eme transport
Afin de mies ti rendre hooumage,
Faïre lou sant pelerinage
Deve la capelle d'*Ouray*,
Mounte plen de fé catholiquo,
Lou Bretoun bayo tei reliquo
L'amo countento que noun-say.

Santo Anno ! sublimo patrouno
Deis couars èmprégna de vertus;
Faï-nous countempla ta courouno
Dins lherous séjour deis élus.
Sabes qu'eici dins la Prouvenço,
Toun culte eme persévérenço
Counservo uno grando piéta ;
En aquesto oоucasien jouyouso,
Bénissi la muso piouso
Des troubaïres que t'an canta.

L. Pélabon.

Liste des Troubadours provençaux qui n'appartiennent pas au département du Var.

Bertrand dAllamanon.
Rambaud, d'Orange.
Folquet, de Marseille.
Guilhem de Cabestan.
Hugues de Lobières, de Tarascon.
Guillaume Rainols, d'Apt.
Raibaud de Vaqueiras.
Ogiers de Saint-Donat.
Albert de Malespina.
Boniface Calvo.
Pierre de Vernagues.
Cadenet.
Folquet, de Romans.
Boniface de Castellane.
Lanfranc Cigala.
Simon Doria.
Perceval Doria.
Raymond Bérenger V, comte de Provence.
La comtesse de Provence.
Durand, de Perne.
Guillaume Magret, de Vienne.
Richard, de Noves.
Bertrand Carbonnel, de Marseille.
Arnaud de Merveil.
Barthélemy Giorgi.
Guy, de Cavaillon.
Bertrand, d'Avignon.
Tomiers et Palazzis de Tarascon.
Guillaume des Baux, prince d'Orange.
Guilhem d'Agout.
Raymon de Tor.
Paulet, de Marseille.
Albert, de Sisteron.
Guilhem Boyer, de Nice.
Raymon Vidal, de Bézaudun.
Tiberge, dame de Séranon.

Raymon de Salas, de Marseille.
Durand, de Carpentras.
L'Écuyer, de l'Isle.
Ancelme de Moustier, d'Avignon.
Pistoletta, né en Provence.
Sordel ou Sordello.
Raymond, d'Arles.
Richard, de Tarascon.
Reforçat, de Forcalquier.
Siffren.
Pierre de Chateauneuf, près d'Avignon.
Pierre de Saint-Remy.
Raymond Feraud.
Richard d'Arquier, de Lambesc.
Guilhem de Bargemon.
Guillaume de Silvecanne.
Rostang Berenguier, de Marseille.
Guilhem des Amalrics.
Comtesse Die.
A. de Malespina.
Lascaris de Vintimille.
Le Monge de Montmajour.
Pierre de Ruère.
Faure, de Forcalquier.
Falconnet.
Olivier, d'Arles.
Raymond, d'Avignon.
Pierre de Bonifacis.
Parasols, de Sisteron.

Liste des Dames, Comtesses et Châtelaines de Provence, célébrées par les Troubadours.

Estiennette, dame de Baux.
Boïande d'Agoult.
Huguette des Baux.
La princesse Garsande.
Tricline Carbonnelle.
Flandrine de Flassans.

Richilde de Montau.
Jeanne des Baux.
La princesse dona Sanche.
Mabile, dame d'Hyères.
Bérengère des Baux.
Rostange, dame de Pierrefeu.
Beltrame, dame de Signes.
Agnès de Montluçon.
Éléonore de Guyenne.
Mabile de Riez.
Berlande de Marseille.
Béatrix de Montferrat.
Sance de Villeneuve.
Antoinette de Lambesc, dame de Suze.
Jordane de Brun, dame provençale.
Clermande de Quiqueran, dame d'Arles.
Adalise, vicomtesse d'Avignon.
Hermesende, dame de Porquiere.
La dame d'Orgon.
Phanète de Gantelme, dame de Romanil.
Constance des Astoauds, d'Avignon.
La marchesa de Malespino.
Clarète, dame de Beaux.
Laurette de Saint-Laurent.
Cécile de Rascas, dame de Cereste.
Hugone de Sabran.
Hélène, dame de Monpasset.
Élisabeth, dame d'Aix.
Ursine, dame de Montpellier.
Alète de Mauléon, dame de Courbon.
Tiburge de Laincel.
Élys, dame de Meirargue.
Élix de Baux, comtesse d'Avelin.
Laure de Sade, célébrée par Pétrarque.
Marguerite, fille de Raymond, comte de Provence.
Jeanne de Naples, comtesse de Provence, reine de Sicile et de Jérusalem.

Toulon. — Imp. H. Vincent, r. Neuve, 20

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR :

IMPRIMÉES

Pièces de Théâtre en vers provençaux (trois), 1835, 36 et 37.

Le Chant de l'Ouvrier, recueil de vers français et provençaux. 1843.

Une Voix de l'Ame, recueil de poésies. 1846.

Les Beautés du Chant de l'Eglise, poème. 1847.

Le Siége de Toulon, drame en vers. 1852.

Sous les Cyprès, recueil d'élégies. 1853.

Angéline, drame en vers. 1855.

Le Barde de Crimée, poésies militaires. 1857.

Pèlerinage à la Sainte-Baume, poésie. 1858.

La Guerre d'Italie, pèome militaire. 1860.

Notre-Dame-de-Bonne-Garde, poème. 1862.

Toulon et son Port, poème. 1863.

EN MANUSCRITS :

Recueil de Poésies provençales.

Les Odes d'Anacréon, en vers provençaux. (Traduction.)

Recueil de Poésies françaises.

L'Enfant prodigue, drame en vers, en 3 actes, tiré de la parabole.

La Madeleine, légende provençale, poème.

Toulon. — Imp. Hyacinthe VINCENT, rue Neuve, 20.

